

FIANCÉ ET MARIÉ

Il serait difficile de trouver une chanson plus gracieuse et renfermant plus de poésie que la chanson du fiancé et du marié. Elle se chante sur un air d'une simplicité non moins parfaite qu'exquise et en même temps d'une délicieuse beauté.

On voit tout de suite la pensée du poète.

Il a voulu peindre les sentiments de l'homme dans deux états de vie bien différents : avant et après le mariage.

Avant le mariage c'est le fiancé dont le cœur et l'esprit sont remplis de joie et d'espérance.

Il est impatient de fixer son sort et d'arriver au terme de ses vœux, car ce terme est pour lui l'aurore du bonheur. De là toutes ces courses de jour et de nuit, entreprises souvent au prix de grandes fatigues et au dépens même du repos nécessaire après le travail de la journée. De là aussi cette susceptibilité et cette facilité de découragement en présence de l'apparence même du moindre obstacle.

La rencontre du rossignol, chantant dans le bois, ne contribue pas peu à exalter ses sentiments et ses rêves de bonheur. Le rossignol ne chante que dans les nuits calmes et sereines, et ses modulations, aussi douces que variées, en bannissant du cœur la tristesse et les regrets, y répandent une douce joie et présagent une félicité sans mélange.

Dans la seconde partie du chant le poète cherche à faire la peinture des sentiments de l'homme marié.

Celui-ci, en face de la réalité et des exigences de son état, n'a pas trouvé la réalisation de ses folles espérances d'autrefois : il a vu tomber toutes ses illusions ; aussi regrette-t-il profondément le temps de sa jeunesse.

Un jour, de très bonne heure, en faisant une promenade dans son jardin il rencontre aussi un oiseau qui chante gaiement sur une branche.

Mais cet oiseau n'est plus un rossignol au chant doux et mélodieux : c'est un oiseau de couleur rousse, qui, aux yeux des gens superstitieux, est une couleur de mauvais augure et de funeste présage.

L'oiseau, lui, chante gaiement ; mais cette gaieté n'empêche pas son

FIANCÉ ET MARIÉ

chant de porter la tristesse dans le cœur et dans l'âme de l'homme marié. L'image de sa jeunesse douce et sereine se présente avec plus de force à son esprit ; ses regrets sont plus vifs et plus poignants ; son âme gémit, son cœur soupire, et, ne pouvant plus tenir, il supplie l'oiseau de lui chercher et de lui retrouver sa jeunesse perdue. Il reçoit la réponse à laquelle il devait s'attendre : c'est que la jeunesse une fois perdue ne se retrouve plus jamais.

Cette chanson est très répandue et très connue dans les différentes parties du diocèse de Vannes, surtout aux environs de Vannes et d'Auray. Mais généralement les variantes que l'on rencontre sont incomplètes. La plupart d'entre elles n'ont que trois ou quatre couplets. D'autres en présentent un plus grand nombre, mais sans ordre et sans suite, rattachant à la première partie ce qui convient à la seconde, et *vice versa*.

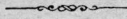
Cette chanson n'a donc pas été trouvée telle qu'elle est donnée ici. Elle a été coordonnée et arrangée d'après différentes variantes trouvées.

Sans doute elle n'est pas encore complète, et tout porte à croire que plusieurs couplets ont encore échappé à toutes les recherches. Du moins telle qu'elle va paraître elle présente une unité, un sens et un ordre satisfaisants.

Espérons que sa publicité contribuera à faire découvrir quelques couplets encore ignorés, et permettra de la rétablir plus tard dans son texte primitif.



LE FIANCÉ ET LE MARIÉ



I. — LE FIANCÉ

1. — Je viens du bois, ma bien aimée, et j'ai entendu un rossignol chanter sur une branche d'aubépine blanche.

2. — Il disait et redisait dans son chant : Dormez, dormez, jeunes gens, prenez votre repos.

3. — Le rossignol disait vrai, oui, il disait vrai, mais celui qui aime ne dort ni la nuit ni le jour.

4. — Celui qui aime ne dort ni le jour ni la nuit, car son cœur est joyeux comme une fleur de rose.

5. — Quand je suis arrivé dans ce village, mon cœur s'est mis à battre, car c'est dans ce village que j'ai choisi ma bien aimée Marion.

6. — Je suis venu de chez moi, ma bien aimée, pour avoir de vos nouvelles, car je ne puis pas vous oublier, je pense à vous tous les jours.

7. — Entre votre maison et la mienne il y a trois lieues bien comptées : je n'ai pas mis une heure d'horloge pour venir vous voir.

8. — Tous ceux qui me voyaient venir croyaient que je volais : non, non, je ne volais pas, mais je marchais bien.

9. — Ouvrez-moi votre porte, ma bien aimée, ouvrez-moi votre porte, puisque c'est celui que vous aimez le plus qui vous prie de l'ouvrir.

10. — — Je n'ouvrirai pas ma porte à cette heure de la nuit ; onze heures sont sonnées, il va être bientôt minuit.

11. — Onze heures sont sonnées, il va être bientôt minuit ; il est temps que vous retourniez chez vous pour prendre votre repos.

12. — — Je vais retourner chez moi, ma bien aimée Marion, mais je ne reposerai pas : car mon esprit est tout triste, mon cœur est tout chagrin.

13. — Entre votre maison et la mienne on peut voir deux fleurs : l'une est ouverte, l'autre ne l'est pas.

14. — L'une est ouverte, l'autre ne l'est pas ; cela signifie, ma bien aimée, que vous ne m'aimez pas.

(Recueilli et traduit par YAN KERULEN.)



EN DÉN IOUANK HAG EN DÉN DIMÉET

I. — EN DÉN IOUANK

Lente.



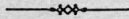
E tan mé ag er hoed, men dous, a
gleu - et un es - - tik, a gleu - et un es - - tik,
Ar ur ba - - rig spern gué - - rin guen
é kan - ein er mu - zik.

1. — « E tan mé ag er hoed, men dous, — a gleuet un estik (*bis*),
Ar ur barig spern guérin guen, é kanein er muzik.
2. — « Ha ean e gan hag e ziskan — hag e lar dré é boz :
Kousket, kousket, tudigueu iouank, keméret hou repoz.
3. — « Guir mat e laré en estik, — ya, guir mat e laré,
Mæs e neb en dès karanté ne gousk na noz na dé.
4. — « E neb en dès guir garanté — ne gousk na dé na noz,
Rac é galon e zou joéius avel ur bokèt roz.

5. — « A pe don arriw ér guér-men — é sailla me halon,
Rac ér guér-men e mès choéjet me douzig Marion.
6. — « Me zou deit ag ér guér, men dous, — aveit gout hou touéré,
Rac n'hellan quet hou s'ancoéhat, me chonj én oh bamdé.
7. — « Etré hou ti ha me hani — 'hès tair léau mesulet,
N'mès chet lakeit un ér-horloj eit donet t'hou kuélet.
8. — « E nemb em guélé é tonet — e gredé é neijen,
Nepas, nepas ne neijen quet, mœz kerhet mat e hren.
9. — « Digoret t'ein hou tor, m'en dous, — digoret t'ein hou tor
A p'en dé hou kuélan karret e houlén hi digor.
10. — — « Me ne zigorein quet m'en dor — d'er hours men ag en noz :
Sonet é déjà uneg-ér, touchand é ma kreiz-noz.
11. — « Sonet é déjà uneg-ér, — touchand é ma kreiz-noz : »
Mal bras é d'oh monet d'er guér de guémér hou repoz.
12. — « E han d'er guér, men dous Marion — mœz ne repondein quet :
Rac me spered e zou diés, me halon ankinet.
13. — — « Etré hou ti ha me hani — é huélér deu vokèt :
Unan a nehaj zou digor, en aral n'en dé ket.
14. — « Unan a nehaj zou digor — en aral n'en dé ket.
Kement-sé e zisko, men dous, penaus n'em haret ket.



EN DÉN DIMÉET



1. — Disul vitin pe oen sauet, — ma oé daibret me leign,
Mé monet d'hobér ur balé, — ur pourmen ém jardrin.
2. — Mé monet d'hobér ur balé, — ur pourmen ém jardrin,
Ha me gav as un einig rous, — ar ur bar é kanein.
3. — En einig-sé, ar é varig, — joéius-kaër e gané,
Ha mé, é chonjal em iouankis, — ha mé me huanadé.
4. — Ean oueit ha laret : « Dén iouank, — perac é huanadet ?
Ha hui e huès poén a galon, — pé tremant poén a spred. »
5. — — Mé ne mès chet poén a galon, — naren, na poén a spred :
Ouilein e hran d'em iouankis, — d'em iouankis kolet.
6. — Kerhet hui enta einig rous, — ha pe huès diwaskel,
De glah d'ein-mé me iouankis, — hoah ur huéh kent meruel.
7. — Ha me rei d'oh, aveit hou poén, — er péh e garehèt,
Me rei d'oh hag eur hag argand, — en dra e larehèt.
8. — — Dalhet guet-n-oh, dénig iouank, — hou argand hag hou
[eur :
Ol en dané ag er bed men — ne rant ket er boneur.
9. — Er iouankis zou un dra kaër — ér haëran zou èr bed,
Mœz er huéh mé tér ag er hol, — n'hellér mui er havet.

TRADUCTION

—

LE MARIÉ

—

1. — Dimanche matin, lorsque je fus levé, et après avoir déjeuné, j'allai faire une promenade dans mon jardin.

2. — J'allai faire une promenade dans mon jardin, et je rencontrai un petit oiseau roux, qui chantait sur une branche.

3. — Ce petit oiseau chantait tout joyeux sur sa petite branche, et moi, au souvenir de ma jeunesse, je soupirais!

4. — Et voilà qu'il me dit : « Jeune homme, pourquoi soupirez-vous, avez-vous quelque peine de cœur, ou quelque peine d'esprit ?

5. — — Non, je n'ai ni peine de cœur, ni peine d'esprit : je pleure ma jeunesse, ma jeunesse perdue.

6. — Allez donc vous-même, petit oiseau roux, puisque vous avez des ailes, allez me chercher ma jeunesse et que je la trouve encore une fois avant de mourir,

7. — Et je vous donnerai, pour votre peine, ce que vous voudrez, je vous donnerai de l'or et de l'argent, la chose que vous désirerez.

8. — — Gardez, ô jeune homme, votre argent et votre or : tous les biens de ce monde ne sauraient donner le bonheur.

9. — La jeunesse est une belle chose, la plus belle qui soit au monde ; mais si on vient à la perdre, on ne la retrouve plus jamais.

(Recueilli et traduit par Yan Kerhlen.)